

### **1<sup>er</sup> extrait du chapitre : Indésirable**

... « Dame âgée cherche personne de compagnie pour le ménage, la lessive et la cuisine. Logée et nourrie, salaire convenable »...

Je notai l'adresse dans la paume de ma main, attrapai le bus qui démarrait et me rendis à l'adresse indiquée...

Devant la porte en bois je marquai le pas. Je pris une longue respiration, puis frappai. Trois coups discrets. Pas de réponse. Je frappai à nouveau. Silence. Ma future employeuse était sans doute dure d'oreille ? J'allais frapper plus fort quand je repérai le buttoir, un anneau en cuivre fermant sur une tête de chien. Je m'en saisis et frappai.

Des petits pas précipités, à travers le judas un œil qui bougeait, puis le silence. J'avais compris. J'étais indésirable. Mais je n'allais pas me laisser faire. Je voulais cet emploi plus que jamais. Ma vie et mon honneur en dépendaient. Cette femme doit me recevoir. Je lui ferai savoir ce que je vaudrais. Je lui vanterai ma valeur et mes capacités, mon niveau scolaire, ma situation familiale, sans toutefois lui avouer que j'étais mère célibataire, entre parenthèses, car je ne l'étais pas vraiment...

Je m'assis sur l'escalier et attendis une demi-heure. Pourvu que personne ne vienne pendant ce temps. Quand j'irai frapper à nouveau, je me mettrai hors de vue du judas pour qu'elle ne voie pas à qui elle a à faire...

Je saisis le chien et, sans hésiter, frappai un coup franc. Une clé tourna. Bruit de chaîne... la porte s'entrebâilla et se referma aussitôt.

– C'est au sujet de l'annonce dans le journal, m'exprimai-je si fort qu'on pouvait m'entendre du rez-de-chaussée.

– Allez-vous-en, se récria de l'intérieur une voix traînante, grésillante, mais expressive.

– Je viens pour le job, Madame.

– Ma parole, vous êtes sourde ou quoi ? Je vous ai dit de vous en aller. Tout de suite. Sinon j'appelle la police. Ah ! Ces gens alors ! Quelle peste ! Un vrai fléau. Où allons-nous ? Pauvre France !

À travers la porte, j'entendais la voix me dénigrer, se lamenter et plaindre le pays qui était aussi mien. J'avais très mal. Chacun de ses paroles traversait tel un poignard mon cœur qui se brisait. Je redescendis les quatre étages en m'agrippant sur la rampe de l'escalier. Une fois dehors, je levai le regard vers une fenêtre. Celle-ci se referma aussitôt et le rideau fut tiré.

Que se passe-t-il ? Qu'ai-je fait de mal pour qu'on me rejette comme une pestiférée ? Le fait est que j'étais plus qu'une pestiférée. J'étais une négresse. Quel vilain mot ? Si jamais quelqu'un me traite ouvertement de... je lui fais sa fête. Espèces de lâches !...

### **2<sup>ème</sup> extrait du chapitre : Fonctionnaire de l'État**

...Une porte s'ouvrit. Le directeur me fit asseoir, écouta mes doléances, prit mon CV et le consulta. Baccalauréat, Université, DEUG, Licence... épouse de militaire, maman de cinq enfants... Toulouse, Pau, La Réunion, Côte d'Ivoire... Ah !

Abidjan ! Très belle ville. Êtes-vous allée à Yamoussoukro ? Avez-vous vu la Cathédrale ? Impressionnante, paraît-il.

Il s'arrêta sur le diplôme infirmier d'État.

– Où avez-vous eu votre diplôme ? Chez vous en Afrique ? À Toulouse ! La Grande Toulouse ? Non, c'est vrai ?

– Chez moi c'est Les Comores, rectifiai-je.

– Ah ? C'est où ça ? Ah bon ! Connais pas. Il saisit ma carte d'identité, la tourna recto verso, la fit jouer entre ses doigts. C'est un faux peut-être ? Tout le monde sait que les nègres sont des tricheurs, des magouilleurs, des menteurs et des voleurs. Tout le monde sait que les bougnoules sont des bagarreurs, des fouteurs de merde, des emmerdeurs et des fainéants. Les deux sont à mettre dans le même panier. Des parasites. Ils débarquent chez nous, mangent notre pain et respirent notre air, font une nichée de gamins et vivent au dos du bon contribuable français. Ils nous étouffent.

– Est-ce bien vous sur cette photo ? voulut-il savoir.

– Oui Monsieur.

– Pourquoi voulez-vous travailler ?

– J'ai étudié pour.

– C'est une bonne réponse. Vous avez cinq enfants d'après ce que je vois. Plus votre sœur et votre frère qui tous deux sont scolarisés. Cela vous fait un bon paquet d'allocations, dites. Vous voulez perdre tout ça ? Il s'effondra dans sa chaise, tourna sur lui-même plusieurs fois à droite et à gauche en mâchouillant son crayon, puis redressa son buste et me fit face.

– Nous n'embauchons pas pour l'instant, conclut-il en me rendant mon dossier. Les places d'infirmières sont réservées aux nouveaux diplômés. Mais on vous écrira...

On me téléphona. L'Agence m'avait trouvé un emploi. Dieu merci, elle était pressée de se débarrasser de moi. Je me présentai à l'Hôpital Général, encore... J'étais embauchée... J'arrivais au travail avec une demi-heure d'avance, en repartais avec deux heures de retard. Je ne mangeais pas le plateau du malade, refusais les pourboires et souriais quand on me traitait de négresse, ou bonne pour garder les moutons. Humilité et discrétion. À cela j'ajoutais : fierté.

Je travaillais vingt-quatre heures en continu, dix jours à la filée avec seulement un jour de repos. Défense d'en parler, n'est-ce pas Madame Bellefamille ? Je ne prenais jamais de congé maladie. La grippe ? Ce n'est rien. Quelques courbatures, un nez qui coule, prenez donc une aspirine, une douche chaude et venez travailler. Et les malades alors, ne risquais-je de les contaminer ? Oh, ceux-là, ils n'ont plus rien à perdre, à leur âge.

On m'imposait les congés annuels, quand le service était calme ; trois jours par ici, deux par-là, en milieu de semaine, de préférence. Les fêtes de Noël, réservées pour les mères de famille bien sûr. Hélas ! Elles étaient déjà choisies quand on me présentait le planning.

Mon contrat d'un mois fut renouvelé trois fois, puis promu à trois mois d'affilée, six, et douze. Un an ! Deux. Trois. Stagiaire... La surveillante du service m'attribua

une note inférieure à la moyenne, me priva de la prime de fin d'année. Je pouvais bien faire appel, mais gare à ma titularisation s'il me prenait l'envie d'aller me plaindre auprès la direction...

Vous savez Madame Bellefamille, tout le monde n'est pas habilité pour prétendre au prestigieux titre de fonctionnaire. Il faut le gagner, cet honneur. Et vous... eh bien, vous... Moi, qu'est-ce qui n'allait pas avec moi ? La surveillante ne me le disait pas. Comment devais-je gagner mon droit de fonctionnaire ? Pourquoi la surveillante ne m'aimait-elle pas ? Pourquoi mes collègues de travail m'isolaient-elles ? Pourquoi mes malades mouraient-ils ? Pourquoi ?...

### **3<sup>ème</sup> extrait : Chez moi, c'est la Terre qui m'héberge**

... Après une heure d'exercices physiques, aussi efficaces que ludiques, mes camarades et moi allâmes nous rafraichir au café le plus proche. Une collègue me demanda s'il existait des vaches aux Comores.

– Oui, répondis-je. Elles ont des cornes et des pis, sont en liberté, broutent l'herbe et les détritrus ménagers, et produisent assez de lait pour leurs petits.

– Et comment faites-vous votre fromage ?

– Nous n'en consommons pas.

– Comment ? Vous ne mangez pas de fromage là-bas ! Est-ce interdit ?

– Nous n'en avons pas l'utilité.

– Et de quoi vous nourrissez-vous alors ?

– Du soleil, des poissons de la mer, et des produits de nos montagnes.

– Ah, vous avez aussi des montagnes ?

– Elles sont très belles. Elles sont imprégnées des senteurs du jasmin et de l'ylang. La brise caresse tendrement les feuilles des cocotiers et des manguiers, les vapeurs iodées de l'Océan enveloppent l'air d'un voile vaporeux.

– Très intéressant. Tu comptes retourner un jour chez toi ?

– J'y retourne souvent.

– Je veux dire, définitivement.

– Chez moi, c'est ici. À l'instant présent.

– Mais ton pays te manque un peu tout de même, n'est-ce pas ?

Les Comores me manquaient. La montagne parfumée, l'Océan tout bleu, les nuits sans lune, le ciel étoilé, les voix des chanteuses, la Grande Ourse à qui je confiais mes secrets, et même les cyclones sauvages des saisons chaudes. Ma mère aux yeux pleureurs, mon frère avec son armée d'enfants. Et ma sœur Anna...

La France me manquait. Toulouse, les toits roses, la statue de Jeanne d'Arc et le canal du midi. Claude Nougaro me berçait de ses ballades. L'Université me conservait adolescente. Et le cassoulet était succulent. Quand je partais d'Albi, je laissais de la tristesse derrière moi. Et la cathédrale me hantait des jours durant.

La Réunion me manquait. Bernadette avec sa cuisine très épicée, sa franchise tranchante, et son effort du bon parler français qui basculait toujours en créole. « Je t'aime bien Madame, m'avouait-elle. *Toi l'es té sentil. Mais té mamaille-là, avec lers cris et lers caprices, moué le sipport pli.* »

La Côte d'Ivoire me manquait. Le Président Houphouët Boigny, paix à son âme, était mon idole. À sa mort j'ai versé une larme.

Je me sens chez moi dans tout pays où je séjourne, car je fais tout pour.

Je regardai ma voisine dans les yeux et lui déclarai :

– Quand je planifie les vacances aux Comores, je compte les jours jusqu'au départ. Quand je suis là-bas, je compte les jours pour mon retour en Suisse...

– Hum. Je voudrais te poser une question mais je n'ose pas.

– Ose donc. Tu es citoyenne suisse.

– D'accord. Voilà. Dis-moi Catidja, où voudrais-tu être enterrée à ta mort, que je souhaite le plus tard possible ?

Je réfléchis un instant. Jusqu'à présent, la question ne s'était jamais posée. Pour moi, il était clair que je me sentais partout chez moi. Là où je serais, quand ma dernière heure arriverait, il se trouverait un ambassadeur de Dieu pour me bénir et recommander mon âme au Seigneur. Partout où je me trouverais, il y aurait des personnes qui regretteraient mon départ, s'occuperaient de l'enveloppe charnelle qui habite mon esprit, et recommanderaient ce dernier à Dieu. Partout où je dormirais, terre ou mer, je m'y trouverais bien, de l'instant où mon Dieu serait à mes côtés. Non, je ne me pose pas la question. Je n'ai pas peur. Car le Seigneur est mon Berger. Avec Lui rien ne peut m'arriver.

C'était réellement ce que je ressentais. Toutefois, en y réfléchissant bien, au fond de moi je comptais bien rejoindre la terre de mes ancêtres avant que cette dernière heure n'arrive. Mais ma vie est une longue rivière qui me mène là où elle veut. Que la volonté de Dieu soit faite !...

– L'histoire de ta vie m'intéresse Catidja, déclara-t-elle soudain. Écris ton livre. Je l'achèterai dès qu'il paraîtra.

– Quel livre ? Ah, oui ! Celui-là ? Je le ferai, je te le promets.

J'étais sérieuse. J'allais l'écrire ce livre, ce roman de mon enfance, de mon adolescence qui parlerait de mes îles et me réconcilierait avec elles. Je l'intitulerais : La perle des Comores. Comment allai-je procéder ? Je n'en avais aucune idée, mais il suffisait de commencer.

Mon manuscrit faisait 590 pages. Quand je l'apportai à l'éditeur du village, il me demanda combien de temps j'avais mis pour l'écrire.

– Très longtemps, lui répondis-je. Il était toujours présent dans ma tête.

– Je vais le lire, me promit-il.

Une semaine après, il me le rendait.

– Très intéressant, reconnut-il. Tu peux certainement faire mieux.

J'avais compris. Pas éditable. Je le confiai à un lecteur très discret, le tiroir, et l'oubliai pour un moment...